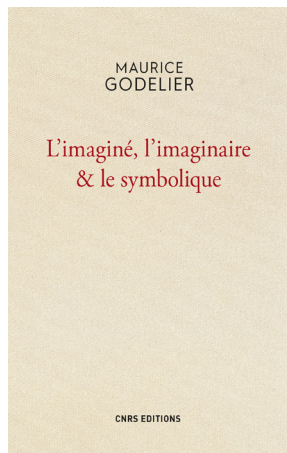


MAURICE
GODELIER

L'imaginé, l'imaginaire
& le symbolique

CNRS EDITIONS

Présentation de l'éditeur :



Si tout ce qui est imaginaire est imaginé, tout ce qui est imaginé n'est pas imaginaire. Car en imaginant, l'homme peut rendre possible l'impossible. Dans les mythes ou les religions par exemple, ce qui est imaginé n'est jamais pensé ni vécu comme imaginaire par ceux qui y croient. Cet imaginé-là, plus réel que le réel, est sur-réel.

Si Lévi-Strauss affirme que « le réel, le symbolique et l'imaginaire » sont « trois ordres séparés », Maurice Godelier montre au contraire que le réel n'est pas un ordre séparé du symbolique et de l'imaginaire. Les rites, objets et lieux sacrés ne témoignent-

ils pas en effet de la réalité, et donc de la vérité de l'existence de Dieu, des dieux ou des esprits pour une partie de l'humanité ? Le symbolique permet aux humains de signifier ce qu'ils pensent et ce qu'ils font. Il déborde donc la pensée, envahit et mobilise le corps tout entier, le regard, les gestes, les postures mais aussi les temples, les palais, les outils, les aliments, les montagnes, la mer, le ciel et la terre : il est le réel.

L'ouvrage nous entraîne au cœur stratégique des sciences sociales. Car s'interroger sur la nature et le rôle de l'imaginaire et du symbolique, c'est vouloir rendre compte de composantes fondamentales de toutes les sociétés et d'aspects essentiels du mode d'existence proprement humain, des aspects qui, chaque fois, forment une grande part sociale et intime de notre identité.

Anthropologue de réputation mondiale, médaillé d'or du CNRS, Prix international Alexander von Humboldt en sciences sociales, Maurice Godelier est l'auteur, entre autres classiques, de La Production des Grands Hommes, des Métamorphoses de la parenté, de L'énigme du don, de Au fondement des sociétés humaines et plus récemment d'un Lévi-Strauss. Il a également édité en 2014 un ouvrage collectif sur La mort et ses au-delà.

L'imaginé, l'imaginaire
& le symbolique

Maurice Godelier

L'imaginé, l'imaginaire
& le symbolique

CNRS ÉDITIONS

15, rue Malebranche – 75005 Paris

Du même auteur

- Rationalité et irrationalité en économie.* Paris, Maspéro, 1966.
- Sur les sociétés précapitalistes.* Paris, Editions Sociales (éd.), 1970.
- L'Anthropologie, science des sociétés primitives ?*, Copans J. ; Tornay S. ; Godelier M. ; Backès-Clément C. (dir.). Paris, Denoël, 1971.
- Horizon, trajets marxistes en anthropologie.* Paris, Maspéro, 1973.
- Un Domaine contesté, l'anthropologie économique.* Paris, Mouton, 1974.
- Outils d'enquête et analyse anthropologique*, R. Cresswell, M. Godelier (dir.). Paris, Maspéro, 1976.
- La Production des Grands Hommes. Pouvoir et domination masculine chez les Baruya de Nouvelle-Guinée.* Paris, Fayard, 1982 (prix de l'Académie Française). Champs Essais 2009.
- L'Idéal et le Matériel : pensée, économie, sociétés.* Paris, Fayard, 1984. Livre de Poche, coll. « Biblio-essais », 1992.
- Transitions et subordinations au capitalisme*, Maurice Godelier (dir.). Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1991. Avec le concours du Ministère des Affaires Etrangères et l'UNESCO.
- Meurtre du Père, Sacrifice de la sexualité. Approches anthropologiques et psychanalytiques*, Maurice Godelier et Jacques Hassoun (dir.). Strasbourg, Arcanes. « Les Cahiers d'Arcanes », 1996.
- L'Enigme du Don.* Paris, Fayard, 1996. Champs Essais, 2008.

(Suite en fin d'ouvrage)

*À Lina et Zacharias,
et à la mémoire de Jack Goody,
l'ami, l'immense savant.*

Avant-Propos

Pourquoi ce livre et pourquoi ce titre ? Pour la raison d'abord que tout ce qui est imaginé n'est pas imaginaire. Et comme tout ce qui est imaginé l'est par la pensée, il faut donc analyser comment et pourquoi dans certains domaines la pensée produit de l'imaginé qui est imaginaire et dans d'autres domaines de l'imaginé qui ne l'est pas. Sartre dans ses deux livres sur *L'Imagination* et sur *L'Imaginaire* n'avait pas fait cette distinction qui est pourtant stratégique¹.

1. Dans *L'Imagination* (1936), Sartre se préoccupe avant tout et avec raison de démontrer que nos « images mentales » ne sont pas « dans » la pensée, mais sont de part en part de la pensée. Dans *L'Imaginaire* (1940), après avoir montré que « la fonction d'imaginer » doit être décrite comme une « structure constitutive de l'essence conscience » et analysé comment un acteur « s'irréalise » dans le personnage d'Hamlet ou le lecteur d'un roman dans le héros du récit, il en conclut que l'imagination c'est la conscience tout entière

Chacun sait pour en faire quotidiennement l'expérience que l'on peut être au même moment présent dans ce moment par la conscience mais absent par la pensée, bien que la conscience soit aussi de la pensée. Et chacun sait aussi que, quand la pensée se porte au-delà du présent, ce n'est pas la même chose de se représenter des faits qui n'existent plus mais ont existé, comme des scènes d'enfance, des faits qui n'existent pas encore mais vont exister, comme un voyage prévu à Istanbul lors des prochaines vacances ou des faits qu'il est impossible qu'ils existent un jour mais qu'on peut imaginer, comme l'invasion de la terre par des araignées géantes débarquées d'un vaisseau spatial en provenance d'une planète située à des milliards d'années-lumière de la nôtre.

Il existe plusieurs sortes d'imaginaires et nos rapports avec chacun d'entre eux ne peuvent donc être les mêmes. Pour y voir plus clair, il faut en faire un inventaire, même très et trop bref et, comme la suite va le montrer, ce qui les distingue semble toujours

en tant qu'elle réalise sa liberté et se révèle à la fois constitution et anéantissement du monde. Étrangement Sartre ne fait aucune allusion à l'imaginaire des religions ou des régimes politiques qui ne sont certainement pas du néant dans notre être.

naître du rapport à chaque fois particulier que l'imaginé entretient avec le réel. Mais alors la question inévitable est qu'est-ce que le réel ?

Prenons le domaine du jeu, en nous souvenant que tous les enfants du monde ont joué et que beaucoup, devenus adultes, ont continué à le faire mais avec d'autres jeux. L'enfant qui joue au cow-boy en brandissant des revolvers qui font du bruit mais ne peuvent tuer personne sait qu'il (est et) n'est pas un « vrai » cow-boy quand il joue à l'être. Et lorsque, plus petit, il grondait son ours en peluche pour avoir fait pipi sur le tapis, il savait déjà que Teddy n'était pas un « vrai » ours et n'avait pas « vraiment » fait pipi.

Prenons le domaine des arts et l'exemple de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* que l'on prête depuis l'Antiquité à un poète de génie, Homère. Peut-être Homère n'était-il pas le seul auteur de ces œuvres magistrales mais il n'était pas non plus Achille et Ulysse dont il a chanté les exploits. Et Ulysse et Achille n'ont peut-être jamais non plus existé « réellement », mais on vibre au récit des multiples périls qu'a dû affronter Ulysse, aux prises avec l'étreinte mortelle du Cyclope ou celle, amoureuse, de Circé, lorsqu'après la chute de Troie, il naviguait vers Ithaque où l'attendait depuis des années Pénélope, son épouse fidèle.

On n'attend pas d'un poète et de sa poésie qu'il nous restitue des faits historiques tels qu'ils se sont passés. Et les faits historiques ne seraient-ils pas eux aussi un mélange de réel et d'imaginaire ? Quand des inscriptions ou des monuments datant de plusieurs millénaires nous apprennent que Nabuchodonosor (605-562 avant notre ère), roi de Babylone, après avoir vaincu les Égyptiens et soumis les rois de toutes les villes importantes de Syrie à l'Arabie en passant par le roi de Juda après la prise de Jérusalem (597), s'est alors proclamé le roi des rois et a décrété que le dieu Mardouk avec lequel il avait fait alliance était le plus grand des dieux et l'avait conduit de victoire en victoire², que va faire un historien professionnel de ces faits réels qui ne s'expliquent que par des croyances en l'existence d'êtres et de mondes imaginaires ?

Mais on touche ici un fait paradoxal. Si Nabuchodonosor II croyait réellement que le dieu Mardouk l'avait conduit de victoire en victoire, nous sommes maintenant dans le domaine du religieux et des formes de pouvoir politique associées ou même fusionnées

2. Ayant appris la mort de son père lorsqu'il était en campagne, Nabuchodonosor II revint à Babylone pour toucher la main de la statue de Mardouk dans son temple et en recevoir le trône du royaume.

avec telle ou telle religion. Le paradoxe est alors que l'imaginaire qui sous-tend et nourrit ces religions et ces formes de pouvoir n'est jamais pensé ni vécu comme imaginaire par ceux qui y croient. Au contraire cet imaginaire est conçu et vécu comme plus réel encore que les réalités vécues par les humains au quotidien. Cet imaginaire-là, plus réel que le réel, est sur-réel. Mais alors une fois encore qu'est-ce alors que le réel ? Et pourrions-nous reprendre à notre compte la triade de Lévi-Strauss³ lorsqu'il affirmait que dans les mythes « le réel, le symbolique et l'imaginaire » sont « trois ordres séparés ». Peut-être est-ce vrai dans les mythes – et nous y reviendrons – mais ce ne l'est plus quand il s'agit des rites, des objets sacrés, des temples etc. qui témoignent, à l'évidence, de la réalité, donc de la vérité de l'existence des dieux ou de Dieu sans oublier celle des esprits et des ancêtres. Et tout ce qui témoigne de cette vérité en est en même temps le symbole. Nous sommes là une fois encore dans le domaine du croire et le symbolique y joue un rôle

3. Lévi-Strauss, C., *Mythologiques* III, p. 68. *L'Origine des Manières de Table*. Paris, Plon, 1969, p. 19. Lacan, dans son discours de Rome du 8 juillet 1953 jamais prononcé, parlait lui aussi des « trois registres très distincts qui sont bien les registres essentiels de la réalité humaine et qui s'appellent le symbolique, l'imaginaire et le réel ». Cf. Lacan, *Des Noms du Père*, Paris, Seuil, 2005, p. 12.

suprême. Comment alors distinguer le réel du symbolique ou l'imaginaire du symbolique ? Les symboles seraient-ils plus réels que ce qu'ils symbolisent⁴ ? Mais qu'est-ce que le symbolique et le symbolique peut-il nous aider à distinguer le réel de l'imaginaire ? Peut-être pas si la fonction symbolique est une condition *a priori* de toute forme d'activité et de pensée qui font sens pour les humains. Ceci parce que la fonction symbolique est la source de toutes les formes possibles de signifiants qui permettent aux humains de signifier ce qu'ils pensent, ce qu'ils font, tout autant que ce qu'ils ne veulent ou ne peuvent pas penser ou faire.

De ce fait le symbolique déborde la pensée, envahit et mobilise le corps tout entier, le regard, les gestes, les postures et au-delà tout ce qui prolonge hors des individus les significations qu'ils ont données au monde, les temples, les palais, les outils, les aliments, les montagnes, la mer, le ciel, la terre tels qu'ils les pensent et les ressentent.

Bien entendu le langage est au cœur de la fonction symbolique puisque les mots sont des symboles et désignent ce qui n'est pas eux. Mais le langage n'est pas le tout du domaine du symbolique et ne

4. Lévi-Strauss, C., « Introduction à l'œuvre de Mauss », in : Marcel Mauss, *Sociologie et Anthropologie*. Paris, PUF, 1950, p. XXXII.

l'épuise pas. Si le symbolique est présent dans toute forme d'activité ou de pensée, alors les symboles ne peuvent pas avoir le même contenu ni le même rôle en mathématiques, dans l'art, dans les religions. Et, semble-t-il, quand des symboles sont inventés pour servir des croyances religieuses, certains d'entre eux changent de nature, subissent une véritable transmutation. Masques, icônes, formules sacramentelles etc., une fois devenus des objets sacrés, semblent alors contenir en eux-mêmes les êtres invisibles qu'ils désignent. Tout se passe comme si ces êtres invisibles s'approprient les symboles fabriqués par les humains pour communiquer avec eux et solliciter leur présence.

Tels sont les domaines que nous allons nous efforcer d'explorer et les étapes que nous parcourrons pour le faire.

Un dernier mot : rappelons qu'en tant qu'anthropologue nous analyserons avant tout des imaginaires « partagés » par les membres d'une société ou les adeptes d'une religion.

Points de repère

S'interroger sur la nature et le rôle de l'Imaginaire et du Symbolique, c'est vouloir rendre compte de composantes fondamentales de toutes les sociétés, mais aussi, parce qu'ils leur sont liés, d'aspects essentiels du mode d'existence proprement humain, des aspects qui, chaque fois, forment une grande part sociale et intime de notre identité. Pour éclairer ce dans quoi nous nous engageons, nous citerons pêle-mêle quelques exemples de matériaux imaginaires et symboliques qui font partie de la trame des sociétés et de la manière d'exister des individus qui les composent tout en soulignant que ce début d'inventaire, même prolongé, ne peut avoir de fin, serait interminable.

Les mondes de l'Imaginaire ce sont d'abord les mythes fondateurs des religions ou ceux qui four-

nissent une légitimité aux systèmes politiques et autres régimes de pouvoir apparus au cours de l'histoire : deux exemples, la notion de Mandat du Ciel qui légitimait en Chine le droit d'un homme à devenir Empereur, ou celle de Droit accordée par le Dieu des chrétiens invoquée par Louis XIV pour exercer son pouvoir monarchique sur les sujets de son royaume. Mais en dehors des religions et des systèmes politiques n'oublions pas qu'il existe bien d'autres rapports sociaux qui se constituent à partir d'un élément imaginaire.

Affirmer par exemple que les humains « descendent » les uns des autres seulement par les hommes ou seulement par les femmes, ce sont là les deux postulats purement imaginaires qui servent chacun de point de départ et de support idéal à la formation de groupes de parenté organisés selon un mode patrilinéaire ou matrilinéaire de descendance. Nous sommes ici au cœur du domaine de la parenté avec toutes les conséquences de ces postulats imaginaires en ce qui concerne par exemple le rôle affirmé ou nié du sperme ou du sang menstruel dans la fabrication des enfants. Ces mêmes postulats justifient l'appropriation des enfants qui naissent des unions entre les membres de ces sociétés, par des adultes qui ont des droits et des devoirs

différents vis-à-vis d'eux selon qu'ils sont des parents du côté du père ou de la mère.

En fait il ne peut exister de religion, de régime de pouvoir, de rapports de parenté ou d'autres rapports sociaux sans le support et l'efficacité de multiples éléments symboliques qui non seulement en expriment la nature mais les font exister socialement, collectivement, mais aussi intimement dans l'esprit et le corps de tous ceux et celles qui doivent les reproduire chaque jour par leurs actes et par leurs œuvres. Pour les religions, parmi ces éléments symboliques, citons les rites, les lieux de culte – sites totémiques, mosquées, temples, montagnes sacrées, etc. – ainsi que les offrandes, sacrifices, prières, invocations, chants, danses, les attitudes et gestes prescrits (prostration, génuflexion, etc.) ou proscrits (blasphèmes etc.) vis-à-vis des dieux, des esprits, des ancêtres. Pour les systèmes politiques on peut évoquer les palais, les forteresses, les grandes cases des chefs, les sceptres, les trônes, les insignes des grades au sein des hiérarchies militaires ou administratives, les commémorations des moments fondateurs d'une nouvelle société (ex. pour les Français la prise de la Bastille le 14 juillet 1789 ainsi que « la Marseillaise » devenue leur hymne national).

Mais une telle distinction entre religion et politique est un fait récent dans l'histoire de l'humanité et présent seulement dans quelques sociétés. Pendant des millénaires, religion et pouvoir politique furent indissolublement associés voire fusionnés. Jupiter était le premier citoyen (*primus civis*) de Rome. L'Empereur de Chine, le Wang, était l'« Homme Unique » seul capable d'unir le Ciel et la Terre (d'où le caractère qui le désigne) et, de ce fait, le seul à même de célébrer les grands rites cosmiques pour le bénéfice des populations de l'Empire.



Quant au Tu'i Tonga, le grand chef polynésien dont le pouvoir prétendait s'étendre sur une centaine d'îles au milieu du Pacifique, il affirmait descendre directement de Tangaloa, l'un des plus grands dieux du panthéon polynésien qui lui avait transmis dans le corps un élément de sa force divine, le « *mana* » le plus puissant qu'aucun autre homme ne pouvait posséder. De ce fait au cours des rites que célébrait le Tu'i Tonga aux changements de saisons, son *mana* était censé rendre féconds les ventres des femmes et multiplier les richesses de la mer et de la terre.